V

LA TRIADE DES DIOSCURES ET D'HÉLÈNE EN ITALIE[1]

PAR CH. PICARD
Professeur à la Sorbonne, Membre de l'Institut

« Bewundert viel, und viel gescholten, Helena ! »
GŒTHE, *Faust.*

Les problèmes assez complexes que propose l'adaptation du culte des héros grecs dans les pays italiques et latins ont déjà suscité nombre d'études et de recherches, parmi lesquelles il est aussi juste qu'agréable de rappeler ici, par exemple, les ouvrages de M. J. Bayet sur *Hercle*[2] et *Les origines de l'Hercule romain*[3].

Je n'assumerai point tâche si difficile en réunissant ci-après quelques éléments d'une monographie qui pourrait être consacrée un jour, par quelque autre que moi-même, à l'étude de l'introduction des Dioscures à travers la Grande-Grèce et l'Étrurie, dans Rome. Mon dessein n'est que d'analyser les résultats de plusieurs découvertes récentes, et de réviser certaines interprétations, çà ou là, pour quelques faits moins connus, ou mal connus peut-être. Le terrain m'était dûment préparé. Si le livre de Maurice Albert, *Le culte de Castor et Pollux en Italie*[4], a déjà plus d'un demi-siècle d'existence, il ne mérite pas l'oubli. Un brillant travail de M. F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*[5], eût suffi, au besoin, il y a peu, à lui rendre de l'actualité.

* * *

Comment peut apparaître, à la lumière de ces études, mais aussi de données nouvelles, l'appel fait aux Dioscures en Italie, et l'accli-

1. Cette communication a été présentée à Besançon, le 28 mai, dans le Congrès organisé par l'Association des Études latines avec le « Groupe romand ».
2. Paris, 1926.
3. Paris, 1926 : *Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, t. 132.
4. Paris, 1883 : *Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, t. 31.
5. Paris, 1935. Cf. Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 116-122.

matation, plus ou moins familière, des Tyndarides dans tout l'Occident gréco-latin, de la Sicile à l'Étrurie et au Latium? Il me paraît important, ainsi qu'avait tenté M. J. Bayet pour Hercle-Hercule, de contribuer d'abord à fixer, si possible, des étapes : et selon la chronologie. C'est le seul moyen de remédier, au besoin, aux inductions, parfois aventureuses, des mythologues, anciens ou récents.

Au temps de Maurice Albert, les nuées exégétiques qui nous étaient venues d'Extrême-Orient et du pays même des Védas traînaient peut-être trop encore en Méditerranée sur le sillage des héros frères d'Hélène[1]. M. F. Chapouthier a heureusement contribué à replacer l'étude des faits folkloriques concernant les Dioscures dans l'ambiance *méditerranéenne*, la plus explicative. Sur quelques points, il reste possible, du moins, de corriger ou de compléter certaines de ses conclusions.

J'ai déjà signalé qu'à mon avis on aurait grand tort de ne plus croire à l'antiquité de l'apparition de la triade même des Tyndarides (Hélène et Dioscures), formée *primitivement*, en Italie comme ailleurs.

Des documents récemment publiés pour l'Italie appuient, je crois, ce point de vue. Les lecteurs de mon *Bulletin de la sculpture étrusque et romaine* auront remarqué ici, il y a peu (*R. É. L.*, 1938, p. 367), la mention de deux plaquettes, ornements de ceinture, provenant de l'Étrurie méridionale (fig. 1) ; ces pièces, archaïques, sont entrées récemment au Musée du Vatican. M. F. Magi en a présenté une étude très soigneuse[2]. Les plaquettes — à cadre décoré — montrent identiquement, au centre, la figure d'une déesse ou mortelle divinisée en Potnia, qui est entourée de deux « assesseurs » masculins tournés vers elle ; ils portent chacun un bras à son cou, et elle les tient affectueusement elle-même aux épaules ; le long des flancs de la Potnia s'élancent un chien et un lièvre[3] ; il n'est pas sûr qu'ils soient tenus par les « assesseurs » de leur bras libre. La déesse a le corps de face, la tête tournée à gauche et les pieds de profil. L'auteur a rappelé justement la plaque d'or crétoise de l'Ida (Ch. Picard, *R. H. R.*, 1928, p. 61,

1. Cf., p. ex., *Introd.*, *l. l.*, p. IV.

2. *Studi*, XI, p. 95-105 et pl. X (cf. *Arch. Jahrb.*, 1936, *Anz.*, col. 482); la pl. X les montre avant et après restauration; cf. Ch. Picard, *Bull. R. É. L.*, 1938.

3. Ou deux chiens : F. Maggi (?).

pl. I, fig. 1)[1], et le cippe spartiate de Magoula (p. 96, n. 4) ; certes, le vêtement de la déesse, avec *paruphé* décorée, est, ou très « crétois », ou des temps géométriques encore (statuettes de Dréros, plaque d'or de l'Ida). Il y a ici dans le champ, entre la déesse et les personnages masculins, haut et bas, des ornements floraux (lotus), lis sur rinceau ; M. F. Magi a cru noter aussi un oiseau rapace, un lézard et un serpent (?)[2]. Il s'agit d'un décor « dédalique » qui n'est pas insolite en Orient (cf. p. 99-101)[3]. L'auteur conclut avec raison à la réalité d'une évolution locale des triades, polymorphes, à partir de l'époque minoenne, les « assistants » étant parfois féminins aux débuts, plutôt mâles ensuite ; la déesse pouvant être tantôt la Πότνια ἀνδρῶν τε θεῶν τε, tantôt plus particulièrement, comme ici, Hélène entre les Dioscures ; la prise affectueuse par le col se retrouve sur un des côtés du cippe de Magoula, où il a été proposé depuis longtemps de reconnaître Hélène, Ménélas et les Dioscures (Ch. Picard, *Rev. arch.*, 1914, I, p. 229-231). M. F. Magi a cité des représentations analogues *dans l'imagerie étrusque primitive* (p. 104-105) ; puis notamment sur les miroirs, où le groupe des Tyndarides est resté si fréquent à l'époque étrusco-romaine.

L'existence d'un document tel que celui-ci oblige, certes, à ne plus considérer que Rome eût pu recevoir les Dioscures seulement de l'Italie méridionale. Si les héros spartiates ont progressé par Locres, Ardée, Tusculum, plutôt que par Tarente, *où ils ne semblent pas, d'ailleurs, avoir été associés à Hélène*, l'influence étrusque pourrait expliquer aussi le regroupement canonique de la triade primitive à Rome, tel qu'il a dû exister, et, semble-t-il, de bonne heure, auprès de la Fontaine de Juturne.

L'Étrurie avait apporté de l'Orient le goût des cultes trinaires, déjà préhellénique. Jusqu'ici, les Dioscures appelés du Sud, au long des étapes d'action surnaturelle que constituent en quelque sorte les batailles de la Sagra (peu avant 510 : Locres-Crotone), puis, en 496, du lac Régille (Rome-Latium), apparaissaient comme

1. Il n'y a pas de restes d'animaux (chiens?) sur cette plaquette, contrairement à ce que M. F. Magi croit avoir vu le premier.

2. Aux rapprochements, ajouter (p. 98) la boucle de ceinture étudiée par E. Niki (*Rev. archéol.*, 1933, I, p. 145 sqq.); la plaquette d'Argos (*A. J. A.*, XLIII, 1939, p. 416, fig. 6).

3. Cf. l'ivoire d'Anatolie publié par O. Kern, *Ath. Mitt.*, L, 1925, p. 162 sqq., pl. VII. — Sur l'antiquité de la Triade d'Hélène et des Dioscures, cf. déjà Miss M. C. Waites, *A. J. A.*, XXIII, 1919, p. 1-18.

des héros plutôt militaires, restés en liaison avec leurs origines spartiates : les « terroristes » dont a parlé Maurice Barrès [1].

Mais l'Étrurie, on le voit, connut aussi de bonne heure les divinités mâles parèdres d'une déesse plus ou moins dérivée des Terres-mères égéennes et asiatiques. *Castur* et *Polloces* (dit Pultuke ou Polutuke, parfois) [2] ont été acclimatés dans l'Occident italique par l'Étrurie aussi, et grâce aux migrations qui, de bonne heure, avaient introduit l'orientalisme, ethnologiquement, d'Anatolie dans la Péninsule de l'Apennin : à ce transfert, M. P. Ducati consent en son récent ouvrage sur le *Problème étrusque* [3]. — Les personnages-frères qui, sur les miroirs étrusques, porteront si souvent, et même en règle, un bonnet phrygien, au lieu du *pilos*, témoignent qu'ils sont les héritiers de vieilles triades anatoliennes.

M. Fr. Chapouthier a récemment tendu lui-même à attribuer aux Dioscures les plus « grecs » une origine asiatique [4] ; j'ai déjà signalé pourquoi, pour ma part, je ne l'entendrais du moins qu'après avoir rétabli d'abord, de la Crète au Péloponnèse, comme de Crète en Anatolie, à la fois, l'importance à donner à ces lignes d'influence historique que le progrès des fouilles révèle, jalonne et stabilise partout en ce moment même, avec une netteté grandissante.

Le point de départ commun est à l'Ida.

Ainsi n'est-on pas surpris, en tout cas, d'avoir affaire maintenant dès la période archaïque, en Étrurie, aux plaques de bronze orientalisantes du Vatican, qui ne doivent pas représenter dans l'Italie du Nord une imagerie isolée et exceptionnelle [5]. Elles précèdent, en tout cas, et expliquent, désormais, la riche série des

1. *Voy. de Sparte.*

2. Sur ces noms, et sur celui même de Dioscures, cf. Hammarström, *Studi etruschi*, V, p. 363 sqq.

3. P. Ducati, *Le Problème étrusque*, cf. *Journ. Sav.*, 1939, p. 134-135. — La migration signalée par Clément d'Alexandrie, pour les Cabires, des parages de Thessalonique au pays des Tyrsènes, ne fera, un jour ou l'autre, que reprendre le même chemin par le Nord : *Protrept.*, II, 19, 3-4. Cette tradition conservait le souvenir d'un transfert de ciste mystique.

4. *Les Dioscures*, *Avant-propos*, p. III, n. 2, et p. 127 sqq. : *Les origines de la Triade*. — Sur mes réserves, cf. *Rev. archéol.*, 1936, II, p. 116 sqq.

5. Le groupe perdu de l'Acropole de Sicyone, en Grèce, qui montrait Tyché Akraia environnée, je crois, des Dioscures, devait être archaïque : Pausanias (II, 7, 5) parle des *xoana* des Dioscures comme associés à l'agalma (Hélène-Tyché) : cela suggère de les imaginer, non seulement dans des temples *voisins* (F. Chapouthier, *l. l.*, p. 263-264), mais groupés en triade, ou tout au moins dans un sanctuaire à trois chapelles. Pourtant, la certitude manque (Allègre, *Ét. sur la déesse Tyché*, p. 6-7, 219-220 : monnaies : B. Head., *H. N.*, p. 347, ép. rom.).

revers de « miroirs étrusques » : miroirs de bronze, où la Triade née de Léda ovipare a trouvé un accueil si privilégié, à nouveau, vers les IIIe-IIe siècles avant notre ère, sous l'influence de l'art grec[1]. Il y a là tout un groupe de représentations *trinaires* sur lesquelles M. F. Chapouthier n'a voulu porter qu'un regard un peu trop discret, et trop indirect, à mon gré[2]. Les Dioscures-*dokana*, qui sont si souvent les protagonistes — encadrant Hélène, parfois, la déesse pilier ! — révèlent aussi là leur origine orientalisante, par leur rapport « architectonique », en quelque sorte, avec le *schéma* constructif de la Porte sacrée orientale et le hiéroglyphe du temple grec[3].

Ils devaient être interprétés, en Étrurie aussi, comme les soutiens des deux moitiés du ciel[4].

Le nombre des miroirs étrusques où paraissent les Dioscures, avec ou sans Hélène, n'a cessé de s'augmenter ; et l'on ajouterait déjà beaucoup aux listes, si utiles, de Maurice Albert[5]. Certains documents présentent des variantes instructives. Un miroir récemment publié par M. de Agostino[6] montre ainsi les Dioscures

1. Gerhardt-Klugmann-Körte, *Etruskische Spiegel*, 5 vol., 1840-1897 (le dernier publié par Klugmann et Körte). — Sur les dates, P. Ducati, *Röm. Mitt.*, XXVII, 1912, p. 243-285 ; *Storia dell'arte etrusca*, p. 499 sqq. — Pour le miroir à manche d'os de la collection Cl. Bologna à Montepulciano, imitation d'un miroir de Florence (récemment signalée), cf. De Agostino, *Studi etruschi*, XI, p. 473-476, pl. LXI-LXII.

2. *Les Dioscures*, p. 293 sqq.

3. C'est ce qu'a fait remarquer justement M. R. Demangel, *B. C. H.*, 61, 1937, p. 421-438 ; *Arch. Ephém.*, 1937 (1938), p. 144-158 : Π ; cf. aussi *B. C. H.*, 62, 1938, p. 180 sqq. (*Autour d'un hiéroglyphe hittite*). — Nouvelle représentation des Dioscures en *dokana*, *Not. Scav.*, XII, 1936, p. 419, fig. 6 (miroir de Toscane).

4. Cf. A. B. Cook, *Zeus god of dark Sky*, 1925, p. 432 sqq., où est publié, pl. XXIV, un miroir représentant les Dioscures, avec Hélène et Léda (probablement). On a pu croire que les bonnets (*piloi*) des Tyndarides symbolisaient (?) chacun la moitié de l'œuf cosmique. — Notons ici, en passant, combien il est usuel que la décoration grecque accorde aux Dioscures un rôle de gardiens *angulaires*, sur les monuments où ils sont représentés ; convention en rapport avec le souvenir de leur rôle de soutiens, de stabilisateurs préhelléniques (ci-dessus, n. 3). Ainsi sont-ils placés sur la base de Rhamnonte, déjà, qui supportait la Némésis d'Agoracrite de Paros, aux deux extrémités de la face principale, avec leurs chevaux (vers 430 av. J.-C.). Les sarcophages leur garderont, longtemps, même place essentielle : cf., p. ex., Rufus Morey, *Sardis*, V, 1, p. 40, fig. 65-66 : Mus. de Stamboul, vers 225-250 ap. J.-C.).

5. *Castor et Pollux*, *l. l.*, p. 130-136, nos 41-66. Pour le miroir de Pérouse, cf. Chandler Shaw, *Etruscan Perugia*, 1939, pl. XIV, fig. 20, p. 79-81. Mais je ne crois pas que l'artiste ait « confondu » Lamtun (Laomédon?) avec Tyndare. La scène se passe à Troie, semble-t-il, où Hélène, « revendiquée » par ses frères, pouvait paraître « embrasser les genoux » du roi mythique du pays. Le document est fort curieux.

6. *Not. Scav.*, XI, 1935, p. 38 et fig. 9, p. 37. Pour l'étoile brillant entre les deux têtes, cf. F. Chapouthier, *l. l.*, p. 293, et p. 296, n. 3.

casqués et armés à la grecque, tournés l'un vers l'autre, avec, au centre, l'étoile-rosace qui est le symbole d'Hélène, leur sœur tyndaride. L'objet a été trouvé à San Miniato ; il date de la fin du IIIe siècle, ou du début du IIe. M. A. Garcia y Bellido a fait connaître récemment, de son côté [1], un miroir en bronze d'Ampurias-Emporion, où il hésite à reconnaître, soit le Jugement de Pâris, soit les Dioscures avec Hélène devant Athéna.

M. F. Chapouthier, qui s'est proposé d'étudier la Triade « Dioscures et déesse » dans les temps hellénistiques surtout — quand elle s'était déjà en quelque sorte un peu desséchée, symbole, à valeurs interchangeables, d'une dévotion syncrétique — a trouvé, dit-il, les représentations des miroirs étrusques « trop animées », et il les juge parfois, aussi, imprécises [2].

Mais, sous peine des dénombrements incomplets que redoutait Descartes, ne négligeons pas, du moins, ce que nous pouvons savoir désormais par ces documents, et déjà par les plaquettes F. Magi. Annonciatrices des miroirs gravés, elles attestent la présence traditionnelle de la triade, *de bonne heure*, au Nord de Rome, chez les Tyrsènes. Les contacts prolongés de Rome avec l'Étrurie, depuis la venue de Vulca et des Tarquins jusqu'à l'époque des toreutes de Veii — cité dont la conquête fut payée à Delphes par la dîme d'un trépied d'or — permirent aux Latins de connaître, vers le Nord de leur capitale, un culte étranger que la Grande-Grèce, d'autre part, leur proposait aussi d'adopter.

* * *

De la migration des Argonautes [3] à la colonisation spartiate, c'est l'Orient qui a conduit, intronisé, peut-on dire, les Dioscures en Grande-Grèce.

L'ouvrage exhaustif que M. P. Wuilleumier a préparé sur Tarente — et dont il a bien voulu me donner déjà communication —

1. *Archivo esp.*, 35, 1936, p. 191-193.

2. *Les Dioscures*, p. 293-297. Ce qu'on devrait plutôt remarquer, ce sont les correspondances entre les traditions étrusques et celles de Campanie. L'Enlèvement d'Hélène et la Revendication (cf. ci-dessus, p. 371, n. 5) ont été traités aussi en Campanie : pour le Rapt, cf. G. W. Elderkin, *Art in Amer.*, XXIV, 1936, p. 12-16 (bas-relief de Capri).

3. Sur cette migration, cf. maintenant, à propos des découvertes de l'Héræon du Silaris, *Not. scav.*, 1937 (1938), p. 205 sqq.; J. Bérard, *Rev. archéol.*, 1939, I, p. 1 sqq.; Ch. Picard, *Gaz. B. Arts*, avril 1939, p. 201 sqq.

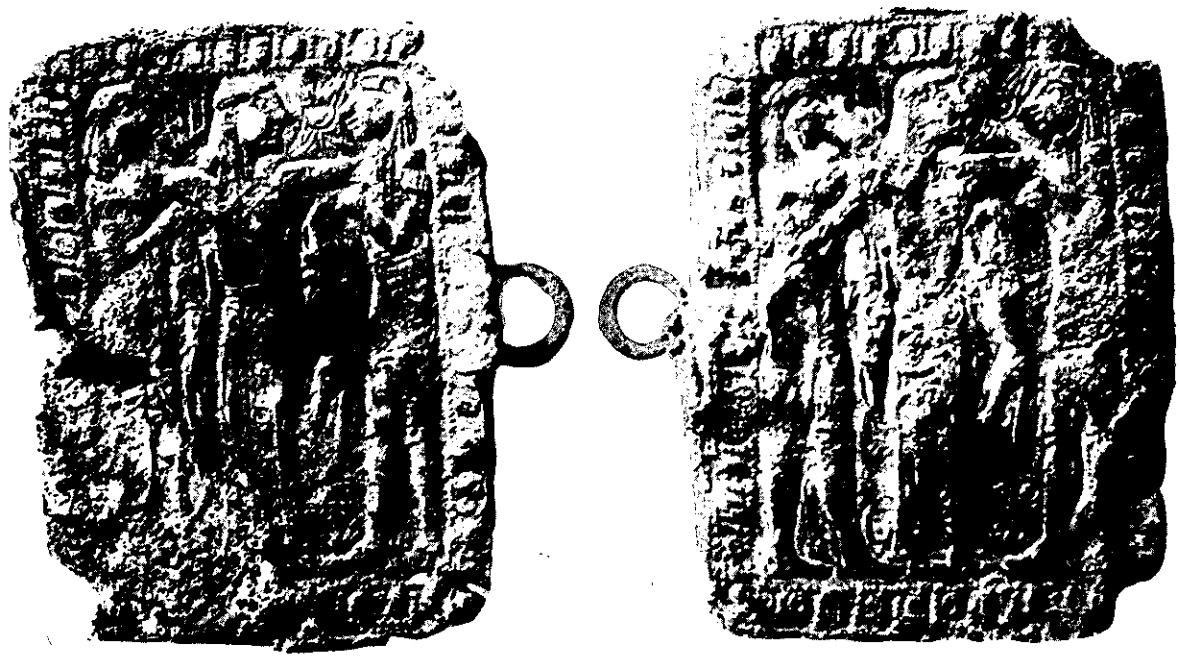


Fig. 1. — Plaques de bronze étrusques du Vatican

apportera bientôt, pour la région de Locres et Tarente, toutes les précisions attendues sur le culte des Dioscures ; il fut introduit en Grande-Grèce, à l'époque de Phalantos, par les colons de Sparte, pour qui les Tyndarides avaient rang de héros nationaux.

Quand on pense, par exemple, au rôle *préparateur* de la Bataille de la Sagra[1], où l'apparition miraculeuse des Dioscures semble préfigurer l'intervention du Lac Régille — donc, le « prodige » par lequel ces génies étrangers des batailles furent amenés en plein Forum romain, un jour, pour « abreuver leurs chevaux », disait-on, à la Fontaine de Juturne — on n'est pas porté à diminuer, certes, l'influence que la Grande-Grèce a exercée sur Rome, pour l'acclimatation des Dioscures, notamment. Mais il ne faut pas penser seulement à l'Est de la Grande-Grèce. Les deux héros avaient été aussi introduits en Campanie[2] par la migration des Argonautes ; ils y ont eu des cultes importants. Plus près de Rome, on a signalé déjà l'importance d'Ardée[3], de Tusculum[4], sur la route des frères d'Hélène : *cités pré-italiques.*

1. Je ne partage pas l'avis de E. Petersen (*Röm. Mitt.*, V, 1890, p. 212 sqq.), suivi par F. Chapouthier, sur l'emploi et le sens des sculptures locriennes du temple de Marasa ; cf. F. Chapouthier, *Les Dioscures*, p. 207-210. Ces figures, d'un groupe *d'acrotère*, et non de fronton à mon sens, ne se rapportent aucunement, je le crois, à l'affaire de la Sagra, les jeunes gens nus représentés *n'ayant là aucun des attributs (nécessaires!) des Dioscures*, et le groupe composite s'expliquant, au besoin, tout autrement : mieux, en tout cas, en rapport avec le pouvoir de la déesse chthonienne dont il couronnait le temple ; cf., là dessus, Ch. Picard, *Sc. gr.*, II, ***Période classique*, p. 800. Je reconnais et n'oublie pas que les Dioscures semblent avoir été connus et représentés sur une plaquette de Locres : P. Orsi, *Bollet. arte*, III, 1909, p. 471, fig. 46 (une autre à Reggio signalée par N. Putorti) ; sur le culte des Dioscures à Locres, Oldfather, *Philol.*, 1908, *Lokrika*, p. 433, et Petersen, *l. l.* — Mais, pour les Ames voyageant en mer avec des animaux marins comme montures, et sur leur représentation, cf. aussi, *du côté de l'Étrurie*, Chandler Shaw, *Etruscan Perugia*, pl. IX (fig. 14), pl. X (fig. 15), et p. 65-67.

2. Ils avaient un culte et un temple à Naples (tardivement). Pour les Dioscures, coiffés du pilos et tenant des chevaux, parmi les vignes, sur un *oinophoros* de la collection D. M. Robinson, cf. Robinson-Freeman, *C. V. A.*, *U. S. A.*, fasc. 3, 1938, p. 51, pl. 39 1 a-c. L'association avec l'étoile trahit là aussi, par symbolisme, la présence cachée d'Hélène : cf. *A. J. A.*, XIII, 1909, p. 30-38.

3. Altheim, *Gr. Götter im alten Rom*, p. 4 sqq., les fait passer de Locres à Rome au v^e^ siècle, probablement par Ardée ; M. J. Bayet, *l. l.*, a évité avec raison d'indiquer une route directe par Tarente, car les Dioscures, semble-t-il, ne manifestaient pas encore, sinon leur présence, du moins leur force expansive, dans la cité de Phalantos, à l'époque de la bataille du lac Régille. La *transvectio equitum* ne fut instituée en leur honneur qu'à la fin du IV^e^ siècle. — Mais on retiendra que les monnaies « dioscouriennes » émises par Poseidonia au III^e^ siècle, et surtout par Rome en 268 (M. Albert, *l. l.*, p. 67 sqq.), reproduiront des types tarentins ; cf. aussi S. L. Cesano, *I Dioscuri sulle monete antiche*, *Bull. comun. Roma*, LV, 1927, p. 101-137, 4 pl. ; *Not. scav.*, 1928, p. 89 sqq.

4. Pour Tusculum, cf. Maurice Albert, *l. l.*, p. 12-17, qui relève justement le type

On rattachait en Sicile même, à Jason et aux Argonautes grecs [1], les festins des Théoxénies offertes traditionnellement aux Dioscures [2]. Je voudrais ici marquer principalement en passant — ce qui n'a pas été fait — l'importance et l'ancienneté du culte des Dioscures en Sicile, à Agrigente, dans une cité où les Romains fréquentèrent bien avant les temps de Verrès. Maurice Albert relevait justement que les Dioscures avaient eu à Agrigente même le seul sanctuaire important dont ils avaient bénéficié primitivement dans toute l'Italie du Sud [3].

Or, je crois que nous pouvions le connaître, et qu'il a été retrouvé par les fouilles (fig. 2) ; mais il n'avait pas été dûment identifié. C'est le sanctuaire situé près de la Κολυμβήθρα, que M. Pirro Marconi [4] a appelé en 1933, à tort, je crois, « Il santuario delle

hellénique, étranger, de ce culte du Latium, et les origines de la ville, orientalisantes. Tusculum passait pour la fondation d'un fils d'Ulysse et de Circé.

1. Sur les dieux grecs en Italie, en général, Otto Kern, *Die Religion der Griechen*, III, 1938, 1er chap.; surtout F. Altheim, *Gr. Götter im alten Rom*, 1930.

2. Cf. Maurice Albert, *l. l.*, p. 8 sqq.; ces festins « dioscouriens », de la Sicile à Tusculum, étaient le rite essentiel — oriental d'origine — du culte des Dioscures. Ils ont servi de modèles aux lectisternes romains. Maurice Albert a bien fait de reconnaître même raison d'être à ceux de Cyrène, institués, disait-on, par Battos : L. Vitali, *Fonti relig. Cyrenaica*, 1932, p. 72-73 : la nymphe Cyrène y pouvait participer. Des cérémonies analogues se faisaient à Athènes et Paros; cf. aussi F. Chapouthier, *Les Dioscures*, p. 132 (liste des documents concernant ces théoxénies).

3. Nos connaissances actuelles n'infirment pas ce jugement; certes, il n'y a plus à s'arrêter aux suggestions présentées, notamment, en 1883, par Maurice Albert lui-même pour la Pseudo- « Basilique » de Poseidonia-Paestum : cf. pourtant, là même, les métopes du « Temple italique », argonautiques et dioscuriennes : M. Albert, *l. l.*, p. 11-12. Il faut rejeter l'essai de localisation des Dioscures au temple de Locres d'où proviennent les groupes de Naples (cavaliers *nus*, traversant la mer portés sur les mains et le dos de Triton). Il y a là un thème *funéraire*, connu aussi en Étrurie (Chandler Shaw, *Etruscan Perugia*, 1939). On ne s'arrêtera plus aux conclusions de W. A. Oldfather, *Paolo Orsi, Gli scavi di L.*, 1935, p. 187-189. A Tarente, aucun emplacement n'a pu être affecté jusqu'ici aux Tyndarides. Le temple des Dioscures de Naples, connu surtout d'après les dessins de Francesco d'Olanda, est relativement tardif et nous n'atteignons rien, là, qui concerne les temps de la Grande-Grèce.

4. En dernier lieu, P. Marconi, *Atti e memorie della Società Magna Grecia*, 1931 (1933); *Agrigento arcaïca*, p. 1-109, pl. I-XVIII et XX. Au printemps de 1928, furent retrouvés d'abord les deux premiers grands autels de forme arrondie, près du temple restauré à l'époque romaine auquel une tradition locale, bien avisée, avait conservé précisément le nom de temple des Dioscures (cf. P. Marconi, *Agrigento*, 1929, p. 44 sqq.); en 1929 furent trouvés les autres grands autels, et ce que je crois l'*hestiatérion*; en avril 1930, le « mégaron ». La fouille n'est pas encore complète (R. Vallois, *R. É. G.*, 45, 1932, p. 52; *Rev. Ét. anc.*, 36, 1934, p. 303-306) : au côté Nord, il y a eu des éboulements de la roche. Le niveau du sol vierge ne semble pas avoir été encore atteint, et les limites du péribole ne sont pas toutes reconnues. Il y aurait donc beaucoup à reprendre sur place.

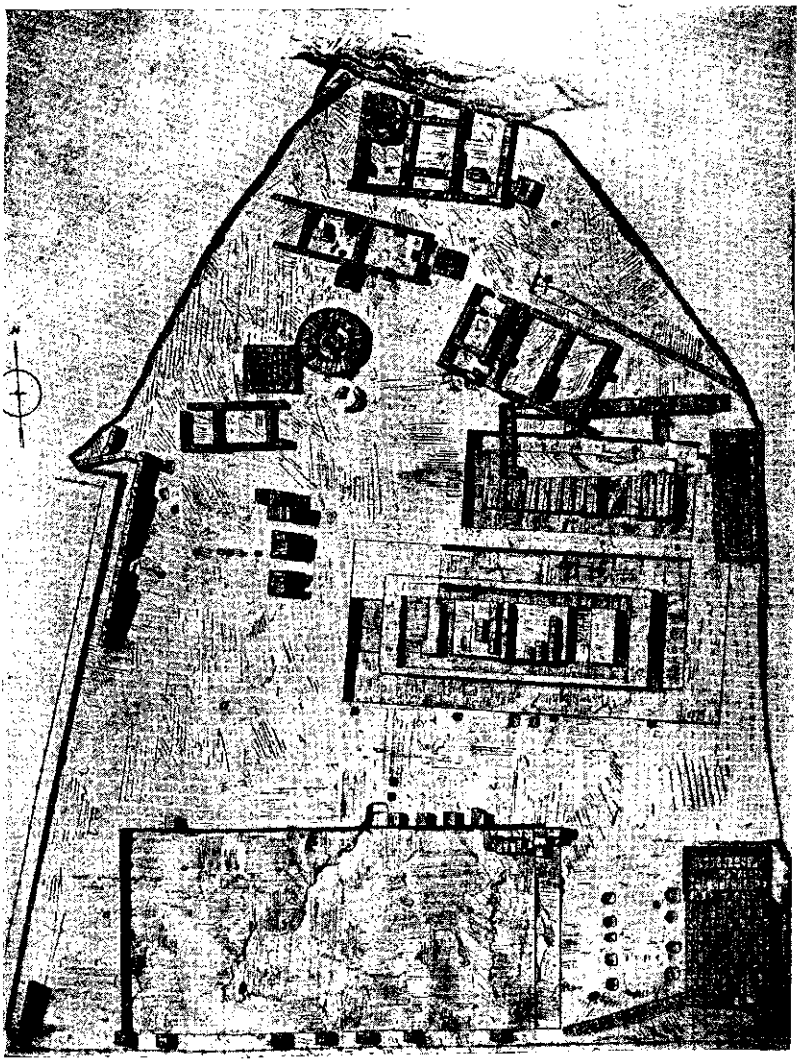


FIG. 2. — LE TÉMÉNOS DES TYNDARIDES A AGRIGENTE

divinitá chthonie ». Il n'a pas assez pris garde, semble-t-il, qu'il avait déjà lui-même rencontré Déméter et Coré à Agrigente ailleurs, dans les parages de San Biagio, où, depuis le VIII^e^ siècle, était leur grotte-oracle primitive et où fut aussi, plus tard, leur sanctuaire classique bien reconnu[1]. Il est douteux que les mêmes divinités, malgré leur rang, aient bénéficié, à si peu de distance, dans Agrigente même, de deux installations rivales.

Le culte des Tyndarides était en honneur à travers tous les pays doriens. Les Emménides célébrés par Pindare (*II^e^ Olympique*) l'avaient sans doute apporté avec ceux de Théra à Géla d'abord, puis, de là, à Agrigente. Théron, dit la *III^e^ Olympique*, recevait les Dioscures à la table des Théoxénies, en Sicile, pour se concilier, avec la faveur de Castor et de Pollux, celle d' « Hélène aux belles tresses[2] ». Nous retrouvons donc à Agrigente la triade égéenne et spartiate, connue aussi en Étrurie à l'époque archaïque. Le culte agrigentin, quoi qu'on ait dit, était très officiel, patronné par les maîtres de la cité. La *III^e^ Olympique* de Pindare, poète qui connaissait bien le pays, ayant séjourné à l'automne de 476 en Sicile, nous en avertirait. Car Pindare a pris toujours ses thèmes lyriques essentiels dans les cultes locaux célèbres, principaux. A Agrigente, son intérêt pour les Tyndarides est chose significative, et on ne se croira point obligé ainsi de souscrire à l'opinion de M. Martin P. Nilsson[3], selon qui il ne s'agirait dans Agrigente que d'un honneur privé.

1. P. Marconi, *Agrigento*, 1929, p. 21 sqq., 66 sqq.; cf. Journet, *Rev. archéol.*, 1931, I, p. 263, n. 1. Un autre sanctuaire « chthonien » est à Agrigente, près de Saint-Nicolas (*Not. Scav.*, 1925) et du temple dit d'Héraclès; cf. P. Marconi, *Stud. agrig. : Il tempietto della Villa aurea.* Comment M. P. Marconi ne s'est-il pas trouvé gêné de la présence, dans la même ville, de tant de cultes similaires?

2. La *III^e^ Olymp.* de Pindare est dite célébrée par Théron ἅρματι εἰς Θεοξένια : donc à l'occasion de Théoxénies, comme on nous en informe. Selon une scolie, la victoire remportée dans l'Altis aurait été annoncée au prince un jour qu'il célébrait la fête des Dioscures et d'Hélène; une autre tradition, plus vraisemblable, parle de succès remporté le jour même des Théoxénies d'Agrigente. En tout cas, la *III^e^ Olympique* a pu être composée par Pindare à Agrigente, en vue même d'un sanctuaire où M. P. Marconi a aussi recueilli (*Atti Soc. Magna Grecia*) des vases panathénaïques, et où Pindare s'était souvenu complaisamment du rôle joué par les Dioscures dans l'Altis, après Héraclès, et en association avec lui.

3. *Griech. Feste*, p. 421. — Si le culte d'Agrigente avait été privé, comme le remarque fort justement M. F. Chapouthier, *Les Dioscures*, 1935, p. 132 (qui a tort, du moins, de faire là même d'Agrigente une colonie *de Sparte*), on ne comprendrait pas Pindare, ni les scoliastes. Il faut retenir l'observation d'Aristarque, citée par ceux-ci : τοὺς θεοὺς τούτους (Hélène et ses frères) σφόδρα ἐν Ἀκράγαντι φησι τιμᾶσθαι.

Je n'ai encore signalé que très brièvement, jusqu'ici, l'identification que j'avais proposée dès l'hiver de 1936-1937, dans un cours sur la Sicile, pour le *téménos* méconnu des Tyndarides d'Agrigente, voisin de la Colymbétra. Le *téménos* en cause correspondait, certes, à un grand culte officiel, par ses dimensions déjà : il a eu au moins 100 mètres de longueur Nord-Sud, sur 80 mètres Est-Ouest, dans la plus grande largeur, vers le Sud. Encore n'est-il pas intégralement fouillé, à l'heure actuelle ; même, une révision générale des ruines s'y imposerait [1].

On aurait pu et dû être averti, en tout cas, du caractère spécial de ce lieu-saint, par la juxtaposition, en une même enceinte, d'autels quadrangulaires ou rectangulaires du type des *escharas* à *prothyseis*, réservés aux cultes ouraniens, aux sacrifices brûlés à l'air libre, près d'autres qui sont à plan circulaire, du modèle des *bothroi*, où l'on jetait des libations [2]. Il y a là, en tous lieux, un principe d'identification non négligeable, les cultes purement chthoniens n'admettant que la libation souterraine, en règle.

Sans entrer ici dans le détail, je ferai remarquer qu'il y a eu aussi dans le *péribole* en cause, à Agrigente, au moins trois grands temples visibles, de forme rectangulaire, dont deux presque égaux en dimensions, et un plus petit : l'ensemble pouvant convenir à trois Tyndarides, dont deux étaient mâles ; on sait, d'autre part, que l'un des deux frères avait plus de privilèges, en ce qui touche à l'immortalité [3] : d'où la distinction des principaux temples, et peut-être leur légère différence d'étendue.

Ces trois grands temples [4], canoniquement orientés à l'Est, ont été sensiblement parallèles, dans la mesure où l'admettait le terrain. Notons qu'un d'eux, *le plus petit*, au Nord, a recouvert un édifice de forme longue et étroite, qui pourrait témoigner là d'un

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1937, I, p. 247-248. — La Colymbétra poissonneuse (J. Bayet, *Sicile*, p. 36) fournissait une partie des banquets des Théoxénies ; on l'appelait aussi Λίμνη, comme on sait ; et ce n'est pas hasard si Hélène a été adorée par là, ainsi qu'Artémis Orthia dans le *Limnæon* de Sparte, ou l'Éphésia dans le marais du Caystre. Les déesses-mères ont toujours recherché les lagunes, le marais étant le lieu de la fermentation la plus créatrice.

2. M. P. Roussel, *B. C. H.*, 53, 1929, p. 166 sqq., a justement rapproché ces autels, par ex., des *bothroi* déliens.

3. Cf., sur cette différence de sort des Dioscures, Maurice Albert, *l. l.;* J. Carcopino, *La Basilique de la Porte Majeure;* F. Chapouthier, *l. l.*, p. 326, et ci-après.

4. Pour d'utiles observations sur l'architecture et les fouilles d'après la publication, cf. surtout, en dernier lieu, R. Vallois, *Rev. Ét. anc.*, 36, 1934, p. 303 sqq.

premier culte[1] antérieur au v^e^ siècle, et de nature chthonienne ; car, du même côté Nord du Sanctuaire, est aussi la région des *autels-bothroi*, tandis que les autres temples au Sud ont admis des *bômoi* rectangulaires pour divinités ouraniennes. Or, temples et autels datent là de la première moitié du v^e^ siècle[2].

La limite du *péribole* circonscrit ici dans une même enceinte — et en une « unità inscindibile », écrivait P. Marconi, p. 104 ! — *un seul culte en trois personnes*, si l'on peut dire, pour lequel on chercherait vainement, à Agrigente ou ailleurs, dans la tradition, et l'histoire, une triade mieux assortie, mieux attestée que celle des Tyndarides. Car la triade Déméter-Dionysos-Coré n'entre pas en compte à cette date. En l'absence, si regrettable, des inscriptions — on sait qu'aucune n'a été trouvée jusqu'ici[3] — les trouvailles d'offrandes confirment plutôt, je crois, l'installation dans ces lieux des Dioscures et d'Hélène. Quand on a pensé, tout d'abord, à un culte dit chthonien et aux Deux-déesses, on n'avait pas pris garde que la variété des offrandes, dans le sanctuaire agrigentin, répond à la diversité des temples et des constructions annexes : des autels, notamment. Les édifices retrouvés ont servi pour des cérémonies où il fallait nécessairement postuler une unique présence de déesse demi-chthonienne — Hélène —, mais, en outre, une double présence de personnages divins, ou divinisés, comme l'ont été les Dioscures, gratifiés de l'immortalité, encore qu'à des degrés différents. Le caractère si remarquable — nettement trinaire — de ce *téménos*, resté jusqu'ici énigmatique, s'explique ainsi et ne peut pas s'expliquer autrement.

J'ai déjà motivé (*Rev. arch.*, 1937, *l. l.*) la présence cachée d'Hélène. On avait cru rencontrer, dans le sanctuaire, des *kernoi*,

1. Le lieu-saint était anciennement consacré : depuis la fin du II^e^ millénaire, selon P. Marconi, *l. l.*, p. 77 ; il dit qu'on y a trouvé peut-être les restes d'une station préhellénique, à l'Ouest, près d'un coude du péribole, avec un grand foyer ; cf. Atti, *l. l.*, p. 13 sqq., et fig. 5, p. 19 (céramique très primitive et, notamment, vases à anses percées) ; mais il pourrait s'agir plutôt, notons-le, d'un autel de cendres : *sic*, R. Vallois, *R. É. A.*, 36, 1934, p. 303 sqq.

2. *L* est le plus ruiné (au Sud), long. 44^m^60, larg. 21^m^20 ; *I*, plus au Nord (périptère dorique hexastyle), est celui dont un angle a été réédifié au III^e^ siècle, et qu'on a communément appelé « temple des Dioscures » ; long. 38^m^69, larg. 16^m^63 ; le plus petit temple (I') mesure 23^m^45 × 10^m^30, et semblerait avoir eu un autel en commun avec *I*, vers l'Est.

3. Cette incertitude — devant laquelle j'aurais peut-être hésité sans les trouvailles — est relevée et regrettée par R. Vallois, *l. l.* (cf. ci-dessus) ; cf. aussi W. Technau, *Arch. Jarhb.* 45, 1930, *A*, p. 423 (à propos du temple de Cefalu).

offerts, au vrai, à de bien diverses déesses (cf. *Rev. arch.*, 1936, II, p. 241-243), et qui, ici, en réalité, sont parfois des lampes. De là l'erreur d'interprétation commise au départ. Or, on a négligé un indice bien plus caractéristique. Nul doute qu'Hélène — Hélène seule ! — ait été, ici comme ailleurs, symbole du pilier et de l'arbre, et cette idole cylindrique à laquelle correspondent les fameux « tubes » inexpliqués, retrouvés par P. Marconi dans le sanctuaire[1] : tubes à tête humaine — mais sans yeux, nez ni bouche — pour lesquels on reconnaît aisément la dérivation à partir des *xoana* cylindriques, en « vases », de la déesse-minoenne, ou des idoles, récemment découvertes, de Gazi, du Lasithi : ce sont là les analogies les plus convenables pour cette prétendue « unknown faceless goddess » dont on a parlé. L'arbre divin n'ayant pas eu de

1. P. Marconi, p. 46 et pl. XV, n° 3; VI^e^ siècle (un exemplaire entier et au moins deux fragments) : le tube s'évase un peu en tête et porte seulement sous l'orifice une chevelure et deux oreilles percées (Hélène était ἐπήκοος). De ces représentations symboliques, dérive la tendance commune des poètes, des artistes, à représenter Hélène *en xoanon* (alabastre du Louvre, *C. V. A.*, VIII, III Ca, pl. XIV, n^os^ 1-4, 14; Lorimer, *J. H. S.*, XXXII, 1912, p. 347, fig. 24). On la figurait aussi dans la littérature en *eidolon* : Stésichore avait fait de cette possibilité de représentation, connue, un thème du fictif voyage d'Asie : Berck, *Poetae lyrici graeci*, 4, III, p. 218 (*Palinodie*); cf. Tzetzès, *Lycophron*, 113. Il faut ici rappeler aussi le célèbre vers de l'*Agamemnon* d'Eschyle, 414 sqq., où il est question du *colossos* étrange du palais de Ménélas; cf. Ch. Picard, *Rev. philol.*, 1933, p. 341-354. Mais on ne s'attachera pas au rapprochement fait par S. Ferri avec les prétendues *dee ignote* de Cyrène, qui ne sont que de mortelles statues funéraires du pays (S. Ferri, *Divin. ignote*, Florence, 1929, suivi par O. Weinreich, *Gnomôn*, 1931; *contra*, A. von Gerckan, *Phil. Woch.*, 12 déc. 1931, p. 1535); du moins le curieux *xoanon* trouvé à Athènes (*Hesperia*, VII, 1938, p. 353, fig. 39), qui doit venir du Métrôon à l'Ouest de l'Agora, devra être pris en considération; j'en traiterai ailleurs : là aussi, tout le visage manque et la forme générale est cylindrique, *en pilier* : au-dessus du tronc, un *pôlos*, et le voile d'une Potnia orientale, retombant jusqu'aux pieds. M. P. Marconi a comparé aux déesses du *téménos* agrigentin d'autres « tubes » rituels de Locres (p. 46) : trouvés à Manella et Montichio (Mus. Potenza); *ce sont des déesses du même ordre;* cf. *Illust. London News*, 19 juillet 1930, p. 112, fig. 4; il avait été parlé, à cette occasion, d'une « faceless unknow goddess ». W. Deonna, *L'image incomplète ou mutilée*, *R. É. A.*, 32, 1930, p. 321 sqq., s'est contenté de signaler les « colonnes creuses » en terre cuite du sanctuaire d'Agrigente (cf. p. 324), sans chercher à les identifier. Pour Hélène-colonne, entourée des Dioscures, à Sparte, cf. encore W. Elderkin, *A. J. A.*, 38, 1934, p. 545, et F. Chapouthier, *Les Dioscures*, n° 20 sqq. : I^er^ siècle av. notre ère : n° 21, p. 42; n° 22, p. 44 (cf. bibliogr., p. 45); n° 37 (Musée Calvet, Avignon : représentation typiquement complexe des Tyndarides stabilisateurs, avec *autels*); n° 59 (pierre gravée de Berlin); n° 101, colonne de Tabai, Carie, sur une monnaie du British Museum. — Sur la tessère d'ivoire signalée, p. 109, fig. 2, les Dioscures entourent l'arbre : pour Hélène Dendritis, cf. encore R. Demangel, *Arch. Ephem.*, 1937, p. 150. Pour l'oscillum signalé par P. Perdrizet, avec représentation des Dioscures, entourant la colonne de silphium, cf. Ch. Picard, *R. H. R.*, 1928, p. 67 sqq.

visage, à Hélène seule revient ce *colossos ;* j'emploie ici à dessein un mot préhellénique gardé par les Doriens, mot de la loi sacrée de Cyrène sur les *hikétai*. Hélène, ici, s'est passé de *visage*, mais non d'oreilles. Il ne faut plus hésiter à reconnaître à Agrigente la traditionnelle Dendritis — esprit de la colonne ou de l'arbre — suffisamment connue comme entité chthonienne, pour avoir pu prêter à la confusion avec les déesses éleusiniennes, d'autant qu'elle avait, elle aussi, des mystères bien attestés. Certes, on eût dû prendre garde davantage aux ressemblances si marquées, type et fonctions, avec l'Orthia de Sparte[1]. Hélène seule, déesse-arbre sans visage, a pu partager avec ses frères, dans une même enceinte, la partie Nord de ce curieux sanctuaire à *cultes mixtes*, qui a gardé le nom des Dioscures, dans la tradition locale, si justement. A elle était dévolue la région des *bothroi*, la plus ancienne, la plus chthonienne, et je reconnaîtrais volontiers dans la construction la plus septentrionale qui nous reste, encore en partie tronquée, enfermant un *bothros* intérieur, l'*hestiatérion* tripartite, où les Dioscures et leur sœur étaient, semble-t-il, traités, au moment des banquets officiels, dans la cité de Thérôn.

Or, les types d'Hélène n'ont cessé d'être intronisés et renouvelés en offrandes en ce curieux sanctuaire, sous des formes diversement rajeunies. Hélène a parfois eu là le simple aspect d'une Coré ; mais on l'a aussi représentée avec les attributs de ses mystères, le flambeau qui lui fut si particulier[2], le coffret recélant l'*hélénion*, son philtre[3]. On l'a montrée aussi en Aphrodite, par exemple : à Agrigente, elle devient ainsi parfois, selon l'expression d'Hérodote, l' « étrangère », tout comme à Memphis.

Comment expliquer autrement que par le souvenir d'Hélène ces danseuses voilées du sanctuaire (*Atti*, pl. XIII, 1), et surtout ces figures de *déesse nue* (*Atti*, pl. XIII, 4-6), dont le sous-sol agrigentin nous a rendu les restes : témoins précieux d'un culte un jour

1. Certaines figures du Limnaeon d'Orthia, à Sparte, les ex-voto en os notamment, sont typiquement semblables : cf. R. Dawkins, *Artemis Orthia*, pl. 117 sqq. Comme il s'agit d'Orthia, elles ont toutefois conservé tout le dessin du visage. La triade d'Agrigente s'apparentait à la fois aux triades du Limnæon spartiate et à la déesse-mère crétoise de la plaque de l'Ida, sur l'importance de laquelle, comme prototype de la série, les réserves de F. Chapouthier ne m'ont pas, certes, convaincu : cf. maintenant la plaque étrusque du Vatican ci-dessus signalée.

2. F. Chapouthier, *Les Dioscures*, p. 139-140 (Hélène-torche).

3. F. Chapouthier, *Les Dioscures*, p. 143, n° 6, p. 252.

enrichi diversement[1]? Lorsqu'elle eut dépouillé la forme xoanique si propre aux primitives déesses de sa classe[2] — ancienne Platanitis à Sparte ou Dendritis à Rhodes (Pausanias, III, 19, 10)! — Hélène eut ici aussi la nudité totale qui n'a jamais été donnée, à ma connaissance, ni à Déméter ni à Coré ; cette apparence ne convient-elle pas κατ' ἐξοχήν, à celle qui se plaignait à Sparte, selon Homère, après l'aventure troyenne, des colères d'Aphrodite (*Odyss.*, IV)? Peut-être bien, l'assimilation avec la déesse de l'amour se fit-elle surtout à Agrigente même. Car, en revoyant les récits relatifs à l'Hélène nue de Zeuxis, que le peintre exécuta, dit-on, en prenant pour modèles les plus belles jeunes filles de Crotone — mais ce fut, a dit formellement Pline, XXXV, 64, *pour les Agrigentins*[3]! — on surprend le mélange instructif des traditions, une significative indécision de l'histoire, voire de la légende chère à Gœthe.

Près d'Hélène, dont le culte féminin a dû précéder les deux autres[4] à Agrigente, nous pouvons et devons aussi reconnaître ses frères, dans ce péribole aux trois temples, peuplé si curieusement d'autels ouraniens et chthoniens, *bômoi* et *bothroi*, qui ne con-

1. Feu P. Marconi, *l. l.*, n'a guère étudié ces figures, si diverses, que du point de vue, d'ailleurs intéressant, de la coroplathie agrigentine; cf., en dernier lieu, *Agrigento*, *l. l.*, p. 162 sqq. — Elles vont de l'archaïsme à la période classique, mélangeant les types ioniens et attiques. Les offrandes de petits porcs (*Atti*, *l. l.*, fig. 37, p. 66) peuvent très bien se rapporter aux propres mystères d'Hélène; on ne niera pas, au surplus, que les deux déesses aient bien pu obtenir, elles aussi, certains ex-voto dans un sanctuaire de « grands initiés »; il y a, précisément, dans le lot des figurines retrouvées, aussi une Artémis chasseresse, avec chien (pl. XV, n° 6; cf. aussi pl. XII). La corne d'abondance fut typique pour Hélène (pl. XV, rangée du bas); cf. Hélène-Tyché : F. Chapouthier, *l. l.*, p. 77.

2. Cf. les déesses ci-dessus signalées, de Gazi, de Lasithi ; on comparerait encore le curieux tube en forme de déesse sans visage qui a été trouvé près du Métrôon de l'Agora à Athènes, et qu'a étudié Mme Thompson (Doroty Burr), provisoirement : *Hesperia*, VII, 1938, p. 353, fig. 39.

3. A.-J. Reinach, *Rec. Milliet*, p. 197, n° 216. Cf. le texte transféré là aux modèles féminins d'*Agrigente*, en comparaison avec l'indication donnée ailleurs pour *Crotone*, au sujet des jeunes filles nues qui auraient posé pour l'Hélène du Lacinion. Une Hélène célèbre de Zeuxis était aussi à Athènes, à la Stoa Alphitopolis. Sur les dates, G. Leopold, *Röm. Mitt.*, LI, 1936, p. 96-103. On a trouvé des *phalloi* dans le *téménos* d'Agrigente; le culte d'Hélène ne les excluait pas.

4. La variation des rites et la réfection des temples sont faits surtout sensibles au Nord (cf. R. Vallois, *l. l.*). Il est possible, notons-le, qu'il y ait eu une petite *tholos* dans le sanctuaire, comparable à celle où Télémaque avait pendu les servantes infidèles d'Ithaque; Hélène a été aussi une déesse suspendue et pendue (à Rhodes, p. ex.). Et les Dioscures nichaient dans les arbres, à l'occasion. Sur le caractère mixte des cultes dioscouriens, cf. F. Chapouthier, *l. l.*, p. 326.

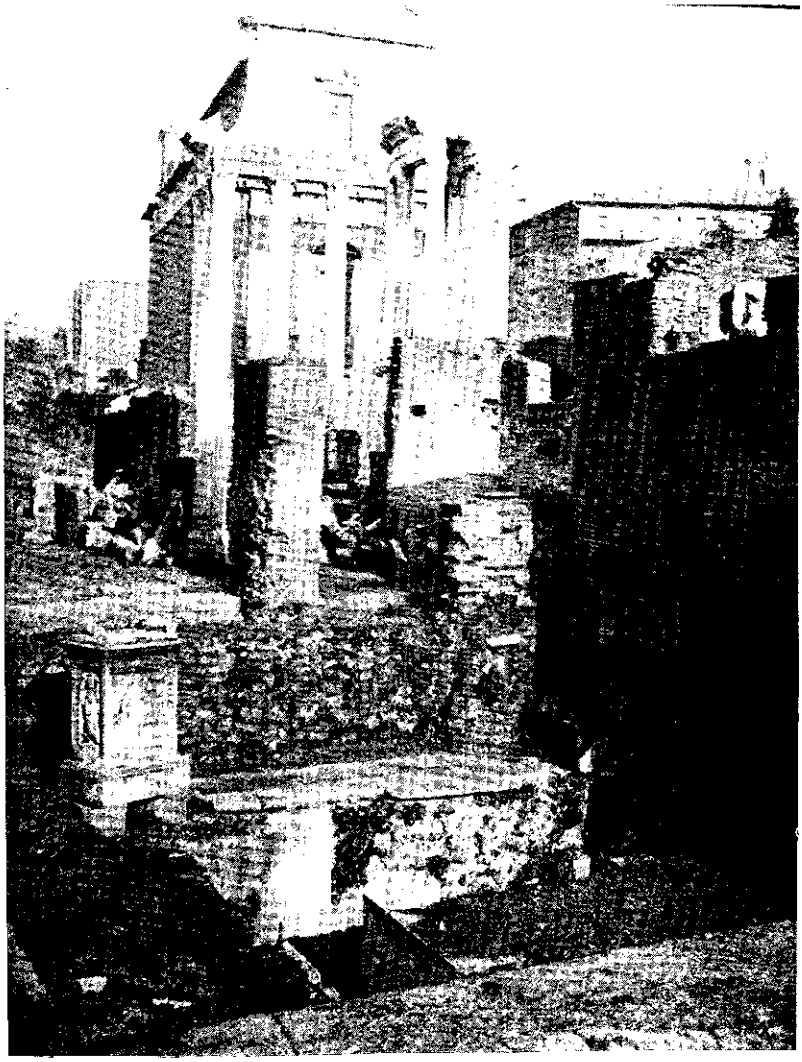


Fig. 3. — Le bassin de Juturne au Forum romain et l'autel des Tyndarides

viennent qu'à la double destinée des Tyndarides mâles, les deux fils de Zeus, à la fois héros et dieux[1], d'Hélène aussi. — On a retrouvé sur place divers *Couroi*, nus, qui auraient été bien insolites dans un *téménos* des Deux-déesses ! J'ai déjà dit ma conviction que le bel Éphèbe de marbre du musée local, dit Éphèbe de Girgenti, devait venir là. Mais le sanctuaire, tout d'abord, se caractérise suffisamment par la présence révélatrice des Atlantes — *dokana*, la plus significative ; voire par tout un matériel d'ex-voto relatifs à des jeux, à des sports, qu'on ne comprendrait pas très bien, non plus, chez les Deux-déesses ; mais qu'ils sont instructifs, si l'on pense aux héros batailleurs associés par Pindare, dans Agrigente même — comme à Sparte, par Alcman — au souvenir d'Héraclès, le fondateur des courses de l'Altis olympique ! A Tarente, Héraclès et les Dioscures partageaient aussi les syssities de la cité[2].

On peut, enfin, rapporter en ce lieu au souvenir des Théoxénies diverses offrandes, qui ne sont point forcément dionysiaques, comme le vase plastique du cycle d'Épictétos[3], instrument et souvenir de libations rituelles et officielles. Dans les autels creux, qui ne sont pas, malgré P. Marconi (p. 37), des *favissae*, ce qui

1. Les Dioscures ont eu droit, un peu partout, à des autels tantôt carrés, tantôt coniques ; cf. F. Chapouthier, *Les Dioscures*, n° 7, du *Catal. : document* thasien (cf. aussi n° 37, *ibid.* : Avignon, Mus. Calvet, et n° 38). Les *bothroi* étaient particulièrement liés aux cultes héroïques et cabiriques (Cabirion de Délos, autel de l'Antre d'Héraclès, *ibid.*, *bothroi* des Tritopatores des Pyrrhakides d'Agrilia, et des Nymphes des Pyrrahakides (cf. P. Roussel, *B. C. H.*, 53, 1929, p. 166 sqq.; cf. 177). — Sur l'alternance des autels ouraniens et chthoniens dans les cultes des Dioscures, cf. F. Chapouthier, p. 326 (catal. n° 20 et commentaire p. 110). Près des cavaliers, le petit tertre suggère le sacrifice aux morts, la libation infernale. A Samothrace, à Délos, on déversait vers la terre l'offrande destinée aux Cabires; c'est pour la même raison, notons-le, qu'après la bataille du lac Régille, les Dioscures, un jour, *abreuveront leurs chevaux* au bothros-fontaine de la nymphe Juturne, Dju-turna. On crut que ces cavaliers « assoiffés » étaient venus du Sud, et de la bataille : en Étrurie même, ils ont été funéraires et chthoniens (Tomba del Barone, F. Poulsen, *Etruscan tomb paintings*, p. 20, fig. 14). Mais le feu qui monte au ciel s'allume aussi près des images des héros, sur des autels ouraniens; à Théra (F. Chapouthier, *l. l.*), on semble avoir combiné l'autel et la fosse (*Théra*, III, p. 95-96 et fig. 73).

2. Décrites par Aristoxène de Tarente; cf., pour les dieux honorés là, Jamblique, *Vit. Pyth.*, 155, qui note qu'on vénérait en Héraclès, spécialement « τὴν δύναμιν τῆς φύσεως », et, pour les Dioscures, « τὴν συμφωνίαν τῶν ἁπάντων ». — Mais comment l'entendre? M. P. Boyancé a pensé récemment, *Le culte des Muses*, p. 243, à une symbolisation de l'amitié. Je croirais que A. Delatte, *Litt. pythag.*, p. 115, était plus près de la pensée antique en remémorant la tradition qui identifiait les deux Tyndarides aux deux hémisphères célestes.

3. P. Marconi, *l. l.*, fig. 29; cf. p. 46, fig. 30 (une petite tête de cheval).

domine parmi les trouvailles, ce sont les témoins du sport en honneur, ou de l'*euôchia*[1].

Les Dioscures d'Agrigente devaient avoir pris en Sicile même, dans la zone dorienne de l'île, le type le plus péloponnésien : celui de dieux stabilisateurs, d'atlantes, qu'ils ont toujours conservé à Sparte et en Laconie, et qui a dû être, là comme ailleurs, antérieur à l'avatar des héros cavaliers[2] ; un passage de Pausanias n'indique-t-il pas que, dans un groupe peint par Polygonote à l'Anakeion d'Athènes, vers 470, les célèbres Jumeaux eux-mêmes, les Tyndarides, étaient *à pied*, et leur descendance seule figurée *à cheval*? Encore qu'il n'y ait pas de texte nettement apte à faire considérer les Dioscures agrigentins ou autres, en Sicile, comme porteurs de la voûte céleste, c'est bien eux qu'on peut reconnaître aussi, alternativement barbus et imberbes, au pourtour de l'Olympieion local[3], et dans les atlantes d'un disque de Brindisi, plus tard, où les bonnets de Castor et de Pollux accompagnent symétriquement les images du soleil et de la lune[4].

On est frappé, je l'ai noté, de la présence de nombreux débris de Couroi nus et athlétiques dans le sanctuaire voisin de la *Kolumbéthra*[5] ; les Tyndarides de Sparte ont été répétés là en marbre,

1. P. Marconi, *l. l.*, pl. VII, n° 2 : banqueteur couché, coupe en main, cf. p. 52; joueurs de flûte (pl. VI, n° 14 : tête); génie ithyphallique, 32, n° 4. Les grenades peuvent s'expliquer particulièrement si on les met en rapport avec Hélène (fig. 29, p. 45, n° 7); de même, les osselets divinatoires : un est représenté sur une base d'ex-voto, rappelant les *astragaloi* de bronze de Kassar-Castronovo : *Not. scav.*, 1930, p. 560 sqq.). Il y a eu aussi des mains votives ; or, les Tyndarides étaient ἐπήκοοι par excellence, et Hélène guérisseuse; on en a trouvé en marbre, en terre cuite (p. 43, fig. 21, fig. 25). Cf. aussi un bras votif en terre cuite, etc.

2. A.-J. Reinach, *Rec. Milliet*, p. 143, textes n° 118 sqq.; mais je ne crois pas, comme le voudrait A.-J. Reinach, qu'Anaxis et Mnasinos, fils des Dioscures, aient déjà été *eux-mêmes* à cheval sur les frises du Trône d'Amyclae : le texte de Pausanias (III, 18, 3) — pour ce monument dû à Bathyclès de Magnésie, un Ionien — dit bien παῖδες Τυνδάρεω ; il s'agit donc là des pères, de Castor même et de Pollux (figuration plus orientale : aussi bien, ont-ils eu sous leurs chevaux des sphinx).

3. Ch. Picard, *Man. Sculpt. gr.*, II, p. 133.

4. Sur le disque de Brindisi, et pour les études de P. Wuilleumier, de Kerenyi, etc., cf. F. Chapouthier, *l. l.*, p. 291-292. Sur une gemme du Musée de Berlin qui m'a été aimablement signalée par M. F. Chapouthier, n° 2642, Zeus est accompagné de Castor et de Pollux, au-dessus desquels s'aperçoivent le soleil et le croissant lunaire; à propos des *Castores conservatores*, auprès de Jupiter Dolichenus de Commagène, cf. Ch. Picard, *R. H. R.*, CIX, 1934, p. 73-82, pl. II; pour les Dioscures près du Dolichenus, cf. F. Chapouthier, à propos de la Colonne de Mayence et d'un autre ex-voto; sur les Dioscures *géants*, comparés à Otos et Éphialtès, agresseurs de l'Olympe, A. H. Krappe, *Studi e materiali stor. relig.*, XII; *Iliad.*, v. 285 sqq.

5. Leur nombre est double à peu près, proportionnellement, de celui des types



Fig. 4. Zeus, père des Dioscures et d'Hélène (autel du téménos de Jeturne)

en pierre, en terre cuite, près de leur sœur divine. Le Couros de marbre du Musée de Girgenti, le plus athlétique de tous, avec son cou de taureau, et qu'on dit sur place provenir (par confusion?) du *hiéron* de *Déméter*, n'aurait-il pas été trouvé là, où l'on a recueilli aussi le maximum de représentations similaires? *Il a la jambe droite avancée, fait exceptionnel et capital qui montre bien qu'il faisait partie d'une paire.* De bons juges auraient pensé volontiers à un « Cléobis » privé de son « Biton » fraternel. On ne se trompera pas en songeant plus précisément aux Dioscures : d'autant que la chevelure a une étonnante ressemblance avec celle d'un petit Couros de terre-cuite trouvé dans le sanctuaire même[1].

Le rôle de stabilisateurs[2] donné aux Dioscures agrigentins dans l'Olympieion tout *voisin* se retrouve ici. Les Dioscures-*dokana* ont paru à feu P. Marconi « l'unique survivance d'une époque barbare où l'on croyait, dit-il, que les dieux et les héros se manifestaient dans les piliers... » (p. 4, 109). Mais ce sont ces mêmes *piliers*, devenus ceux de la cause romaine, qui, après la bataille du lac Régille, ont voulu « abreuver leurs chevaux » au *bothros* du Forum, à la Fontaine de Diana-Juturna.

Géants à Agrigente ou nains comme dans l'île de Pephnos[3], les

féminins; c'est aussi un argument en faveur de l'identification du Sanctuaire des Tyndarides; cf., p. ex., P. Marconi, *l. l.*, fig. 20, et pl. V, nos 1-2 (VIe siècle); cf. aussi, *ibid.*, p. 42 (comparer la chevelure du Couros de Girgenti). Trois autres Couroi ont été reconnus; cf. p. 51-52; on notera un type vêtu, fortement sexué, à vêtement ionien transparent : P. Marconi, fig. 31. Feu P. Marconi a, tout de même, été embarrassé de tant de Couroi, qu'il dit *votifs*; cf. *l. l.*, p. 42. S'il avait pensé au Sanctuaire des Dioscures, il se fût senti allégé de cette inquiétude!

1. P. Marconi, *Atti*, pl. 6 et p. 162, fig. 91. On a dit que le Couros du Musée (cf. Ch. Picard, *Man. Sc. gr.*, I, p. 517, fig. 171, et II*, p. 108, n. 1), aurait été une importation sicyonienne. J'ai montré que rien n'était moins sûr. Le bandeau de chevelure est peut-être le *Haar-roll* du Couros de Critios; mais on comparerait aussi l'Actéon de Sélinonte (Ch. Picard, *Man. Sc. gr.*, II*, p. 130, fig. 63), témoin de cette minutie sèche et un peu appliquée qui, parfois, gêne le goût, entre la fin de l'archaïsme et l'époque de Phidias; donc, au temps même de Théron et de Pindare. La chevelure en godrons rappelle celle de l'Hélène (P. Marconi, p. 46 et pl. XV, 3); cf. aussi le fragment de la Glyptothèque Ny Carslberg, *Billedstavler... Antike Kunstwaerker*, II, 17.

2. Ce sont des dieux-piliers, jusqu'au temps des Castores « *conservatores* » associés au Dolichenus; Hélène est aussi, en règle, déesse-colonne, et elle a eu ce type sur les ex-voto de Sparte comme je l'avais fait remarquer dès 1928 : *R. H. R.*, p. 60-77, cf. Demangel, *Eph. archæol.*, 1937 (8), II; G. W. Elderkin, *Art in Amer.*, 25, 1937, p. 118-125 (plaque d'or de Mycènes, avec autel flanqué de Deux-déesses en colonnes).

3. Cf. le curieux texte de Pausanias, III, 26, qui dit, citant Alcman, que les Dioscures étaient nés dans cette île; ils auraient été enlevés par Hermès pour être éle-

Dioscures ont été partout « atlantes » et « télamons » : en Grèce, comme à travers l'Italie [1]. Or, on a retrouvé un petit *télamon* dans le sanctuaire anépigraphe d'Agrigente, et cela vaut presque une inscription. J'attire l'attention sur ce témoin précieux, que feu P. Marconi a catalogué sans l'expliquer, p. 45, fig. 29. Il évoque directement, quoiqu'en *miniature*, les colosses de l'Olympieion voisin, les *Dios-couroi ;* avec un autre *télamon* trouvé non loin, dans le temple d'Asclépios, au delà de la Porta Aurea, où il pouvait avoir été transporté [2].

A Sparte, les Dioscures, symboles de la porte sacrée, protégeaient l'*entrée* même du stade (Pausanias, III, 14, 6). A Olympie — Pindare l'a rappelé dans la *III*e *Olympique*, précisément — ils avaient été aussi *Propylæoi ;* ainsi donnaient-ils le départ aux coureurs des jeux. Pindare les a chantés à propos du souvenir même d'une victoire des chars de Sicile, à l'Altis.

Du point de vue littéraire aussi, il paraîtra intéressant de pouvoir identifier les Tyndarides installés en triade, à Agrigente, dans l'énigmatique sanctuaire mi-divin, mi-héroïque, sis au Sud-Est de la ville antique : le plus complet et riche en intérêt historique qui soit à ce jour, si mes déductions sont admises, le plus ancien aussi parmi les sanctuaires de ce culte, à travers le monde méditerranéen [3]. La Grande-Grèce, on le devinait déjà, a fait beaucoup pour introniser les Tyndarides en Italie, y valoriser leur force

vés à Pellané ; mais l'île conservait leurs statues naines (un pied de haut) en plein air, statues magiques que les tempêtes, inondant le rocher, *ne parvenaient pas à ébranler*, même par le plus gros temps. Pephnos fut disputé entre les Spartiates et les Messéniens, ceux-ci revendiquant aussi les Dioscures. Le geste des personnages de la plaque du Vatican (fig. 1) est un peu celui de Dermys et Kitylos en Béotie, et des Dioscures d'Orchomène d'Arcadie (à la grappe), figurations pour lesquelles j'ai déjà proposé antérieurement l'identification dioscourienne ; cf. *Sc. Gr.*, t. I.

1. Ils reparaissent, entre des colonnes, à la Porte étrusque dite Marzia, de Pérouse ; P. J. Rys, *The etruscan city gates in Perugia*, *Acta archaeol.*, V, 1934, 1-2, p. 65 sqq.; Chandler Shaw, *Etruscan Perugia*, 1939, p. 22 sqq., et pl. II, fig. 3 ; pour les monuments de Grèce, cf. mon étude relative à la *Potnia andrôn*, *R. H. R.*, *l. l.*, 1928, p. 67, et pl. I.

2. P. Marconi, *Bollett. arte*, luglio 1927, fig. 17 ; *Agrigento*, p. 210. Le temple d'Asclépios date de la seconde moitié du v[e] siècle seulement, à Agrigente.

3. Nous avons bien le Ménélæon de Sparte, mais non l'Anakeion d'Athènes, qui n'a pas été retrouvé récemment, semble-t-il ; rien des sanctuaires anciens de Sicyone, Rhodes ou Memphis, où Hélène était appelée, au gré d'Hérodote (II, 112), « l'Aphrodite étrangère ». Hérodote a relevé, sur ce sujet, les conversations qu'il eut avec les prêtres d'Égypte, touchant les réalités de l'Expédition de Troie ; les récits antérieurs de la *Palinodie* de Stésichore d'Himère s'y accordent. Sur Hélène « sœur » d'Aphrodite en Égypte, cf. aussi P. Perdrizet, *Annales serv. Ant. Égypte*, XXXVI.



Fig. 5. — Léda et le cygne (autel du téménos de Juturne)

étrangère ; or, c'est elle qui eût pu nous garder aussi la plus fantaisiste des aventures d'une merveilleuse histoire. Stésichore, on le sait, avait chanté Hélène comme fantôme sans visage : enlevée mystérieusement en Égypte, Hélène aurait — selon le poète repenti de la *Palinodie* — manqué à Troie, où les Dioscures n'allèrent pas apparaître non plus. Le Syracusain Théocrite, qui a composé à son tour un *Hymne aux Dioscures*, s'était peut-être inspiré du vieux lyrique d'Himère pour l'*Épithalame d'Hélène*, qui est la dix-huitième *Bucolique*[1] : là est précisément consigné encore le souvenir essentiel du culte de l'arbre sacré : « Σέθεν μ' · Ἑλένας φυτόν εἰμί. »

* * *

De l'Étrurie à la Sicile, puis dans Rome à mi-route, nous allons trouver partout la Triade : *une même triade.* — En 496, Rome engageait avec ses rivaux du Latium, sous les murs de Tusculum, la bataille libératrice qui devait décider de son hégémonie ; lutte fratricide, si décisive que Tite-Live ne pouvait manquer de la raconter en termes épiques (II, 19-20) ; elle devait être longtemps célébrée par les hymnes[2]. Aulus Postumius, dictateur romain, anxieux du succès, avait invoqué les Dioscures pendant l'action même. Ils parurent soudain sur leurs chevaux blancs ; ils repoussèrent invinciblement, divinement, toute la cavalerie ennemie, à eux seuls, comme ils faisaient à Sparte. Au temps de Cicéron, on montrait encore l'empreinte gigantesque du pas d'un de leurs chevaux fantômes, monture de Castor (*De nat. deorum*, III, 5). Le *prodige* répétait celui de la Sagra[3] et, un peu même, la « fausse épiphanie » péloponnésienne de Sténiclέros.

1. Cf. Ph.-E. Legrand, *Théocrite*, éd. Budé, p. 181; et, pour la question de l'imitation de Stésichore, *ibid.*, p. 158; « allégation que nous ne pouvons plus contrôler », écrit Ph.-E. Legrand. Sur la Palinodie de Stésichore d'Himère, décidée par un voyage de Léonynos de Crotone à l'île Leucé où il vit Hélène, cf. le curieux texte de Pausanias, III, 19, et aussi ch. 24. C'est Stésichore, *dans la période de son aveuglement temporaire*, qui avait, pour absoudre Hélène du péché de Troie, inventé comment Pâris n'aurait entraîné en Mysie qu'un *eidolon* de la Tyndaride. La fiction littéraire dérive des représentations figurées. Divers auteurs classiques, dont Hérodote et Euripide (*Hélène*), popularisèrent à leur tour cette forme romantique et atténuante de l'histoire de la « sœur d'Aphrodite » (dédicace de Ploutas, femme d'Héraclios, sous Néron; P. Perdrizet, *l. l.*). Ils préparaient ainsi les nouveaux avatars du *Deuxième Faust* de Gœthe (cf. la scène où Hélène, à son tour, est accueillie au retour chez elle par un fantôme, la Phorkyade).

2. Maurice Albert, *l. l.*, p. 21.

3. Id., *ibid.*, p. 23. On a remarqué la vitesse de déplacement des Dioscures, dans

Pourquoi, vers le soir — la bataille gagnée — Castor et Pollux, revenus à la forme humaine de deux jeunes guerriers, modèles de l'ἀνδρεια laconienne [1], se montrent-ils *au Forum*, tout soudain, pour y « abreuver leurs chevaux », dit la légende, à la fontaine Juturne (fig. 3), et laver là leurs visages salis de la poussière et de la sueur des combats? Il n'y avait donc pas d'autre fontaine proche, en route, qui méritât d'arrêter leur élan ailé? Mais songeons que Juturne-Diane était parente d'Hélène, ce qu'on n'a pas assez remarqué. Le puits où se sont désaltérées les divines montures des héros — Xanthus et Cyllarus, d'après certains textes — n'est guère encore à Rome même que le *bothros*, attendu, d'un sanctuaire du type agrigentin ou syracusain (Cyané). A Éleusis aussi, dès qu'elle est arrivée, la déesse Déméter doit siéger près des puits : celui du Callichoros, où elle s'arrête, n'est qu'un *bothros* [2].

La fontaine de Juturne dépendait, sur le Forum romain, du temple voisin d'Hestia-Vesta, où les dernières fouilles ont fait retrouver un autre puits sacré, empli, fait significatif, de vases archaïques, corinthiens, et autres, qui garnissent, si instructivement aujourd'hui, les vitrines de Sainte-Françoise Romaine. Les deux cavaliers abreuvés aux foyers d'Hestia-Diuturna restaient si bien au Forum des étrangers *grecs*, jusqu'alors, qu'ils durent recourir au prodige pour faire accepter à Rome leur inhumanité surnaturelle : on raconte que l'incrédule Ahénobarbus, saint Thomas du paganisme local, avait dû sa barbe de feu à la défiance qu'il avait montrée, mal à propos, lors de l'arrivée des jeunes héros en sueur ; bénins, les « guérisseurs », fatigués de la bataille, lui avaient touché le menton ; simple geste de prière qui suffit à

un cas comme en l'autre. Après la Sagra, — tout ainsi que Rome fut informée aussitôt du succès remporté près de Tusculum — au lac Régille — n'avait-on pas appris *à Sparte* (et le soir même!) la victoire de la Sagra? Mais non seulement à Sparte : à Athènes et à Corinthe!

1. Cf. Pausanias, IV, 7. I. On expliquait la colère des Dioscures contre les Messiniens, jusqu'au temps d'Épaminondas, par le stratagème de Panormos et Gonippos, Messéniens d'Andanie, qui, à cheval et *costumés en Dioscures*, avaient avant la bataille de Sténiclέros, surpris un parti de Spartiates dans une fête même des Tyndarides. Les Spartiates crurent à une apparition soudaine des héros, qui n'eût été que trop attendue, et les Messéniens ainsi purent les tuer cependant même qu'ils se prosternaient.

2. Chez les Romains, dans le temple de Cérès, il y avait des *bothroi* appelés *mundi Cereris* et qu'on ne débouchait que trois fois par an (cérémonie dite « mundus patet »). On y jetait des offrandes (comme Hercule les bœufs dans la fontaine Cyané, à Syracuse!), des porcs, des fruits, etc. : G. Wissowa, *Rel. u. Kultus d. Röm.*[2], p. 194.



FIG. 6. — HÉLÈNE AU FLAMBEAU (AUTEL DU TÉMÉNOS DE JUTURNE)

éclairer la barbe noire du « doubteur » des reflets du feu Saint-Elme. Plutarque, *Paul. Em. Vit.*, 25, a raconté l'historiette, qu'une monnaie d'argent, plus tard, a rappelée[1], gravée par les soins des descendants d'Aulus Postumius.

L'histoire n'a pas ici que l'avantage de nous faire aboutir — avec la Triade tyndarique — à Rome, où tous les chemins, paraît-il, ont mené. Elle fait apparaître, avec une évidente netteté, ce que Maurice Albert notait déjà si justement. Le culte des Dioscures n'a pas eu *à Rome* — tardivement attesté par la littérature latine — d'attaches très profondes. Plus encore que celui d'Héraclès, il a été amené du dehors. Étrurie, Grande-Grèce étaient restés des terrains étrangers : la route Agrigente, Locres, Sagra, Ardée, Préneste, Tusculum (*Lacus Regillus*) ne jalonne que des fondations grecques et des batailles d'influence. Les héros qui apparaissent à la fontaine après la mêlée fratricide du *Lac* Régille — de la *Limné* agrigentine[2] au puits de Juturne ! — près du *mundus* voisin, au Forum, gardent le mystère des ailes rapides et le goût des libations qu'on fait principalement dans les *bothroi* creux d'une déesse chthonienne, Hélène ou Diuturna. Les divins chevaux que les Dioscures abreuvent font penser aux bœufs sacrés de Géryon jetés par Héraclès aussi, à Syracuse, dans la fontaine Cyané, bouche d'ombre.

On a prêté trop peu attention à la présence au Forum d'une statue archaïque acéphale, encore visible près de la fontaine Juturne ; véritable *couros* grec, contemporain de la dédicace du lieu en 484 par le fils de Postumius. Daté des environs de 480, il manque aux listes de W. Deonna ; il fut, au vrai, le premier Dioscure *romain*, évoquant, avec un accent étranger, ceux d'Agrigente ; sa présence n'est pas moins adventice que son type exotique.

Il y a aussi — mais bien plus récent ! — au même lieu, un autel quadrangulaire, trouvé en 1901 au *téménos* de Juturne[3], qui prouve à l'évidence, et jusqu'à l'époque hadrienne, combien le

1. Maurice Albert, *l. l.*, n° 82, p. 139 et p. 22 (reproduction).

2. Cf. Maurice Albert, *l. l.*, sur le « Bourbier » du Lac Régille, p. 24; p. 27, sur les origines de la *transvectio equitum* à Rome.

3. Boni, *Not. scavi*, 1901, p. 96. Cf. Hülsen-Carcopino, p. 162. Cet important autel n'est reproduit par F. Chapouthier (*Les Dioscures*, p. 139) qu'avec de trop petites et inexactes vignettes; MM. Amandry et Will ont bien voulu le photographier en détail pour moi; cf. F. Chapouthier, *Les Dioscures*, fig. 8, p. 139 (bibliographie). C'est L. Deubner, *Neue Jahrb.*, 1902, p. 379, qui, le premier, y a reconnu la Triade tyndarique groupée avec Zeus et Léda.

souvenir de la légende grecque, importée, des Dioscures avait persisté fidèlement à cette place, en plein cœur du Forum romain, près de la Tholos de Vesta. La source de Juturne, devenue sous l'Empire siège de l'administration des Eaux, *Statio aquarum*, restait alors sacrée [1]. Les Dioscures y réapparaissaient périodiquement pour entretenir leur pouvoir, puisqu'ils y revinrent encore après Pydna, en 168 av. J.-C., messagers inattendus d'une victoire contre leur race. Or, l'autel de marbre qui a été retrouvé là, et qui n'est que trop peu connu (fig. 3-7), représente Zeus, puis Léda, avec le cygne, les parents ; puis, les Dioscures ensemble, et une figure féminine *au flambeau*, dite parfois « Séléné », mais qui est, à mon gré, l'Hélène au flambeau d'Agrigente, et aussi plus ou moins Juturne. M. F. Chapouthier a relevé la fréquence du calembour érudit Séléné-Héléné. Diuturna-Juturne, qui était elle-même honorée à Rome avec son frère — le roi guerrier des Rutules aux deux noms, Turnus-Laurens — n'est-elle pas elle-même, sœur exemplaire, *protectrice universelle* [2], une hypostase de la déesse myrionyme? Ainsi qu'Aphrodite, Hélène ou les déesses-mères d'Asie, elle a été reine de bataille.

Ce que Rome a accueilli, conservé à son tour et préservé, c'est bien toute la sainte famille des Tyndarides, quoi qu'on ait dit [3]. Les Dioscures latins sont les mêmes au Forum que leurs frères étrusques, gardiens des noms de Castor et de Pollux, associés à une sœur, la Tyndaride ; les mêmes, aussi, que les héros du *téménos* tripartite d'Agrigente. On savait qu'ils avaient vu le jour au pied du Taygète [4], issus ensemble de l'œuf magique fécondé en partie par le divin cygne ; en Grèce, ils n'avaient voulu d'autre demeure que la Laconie, pendant leur vie et après leur mort. Argonautes voyageurs, quoique attachés à leur pays, ils ont traversé, du moins, toute la Méditerranée, pour banqueter des rives siciliennes ou tyrrhéniennes jusqu'au Forum. Ils sont allés partout, de ce côté, avec

1. Juturne-Diane, sur une monnaie : Maurice Albert, *l. l.*, n° 83, p. 139 (cf. p. 25, 26, ibid.).

2. J. Carcopino, *Les origines d'Ostie*, p. 618 ; P. Wissowa, *s. v. Juturna ;* W. Roscher, *Lexic.*, II, col. 744.

3. F. Chapouthier, *Les Dioscures*, p. 299 sqq. : « La triade, *bien que Rome ne semble pas l'avoir accueillie dans son enceinte*, n'avait point à ses yeux un visage changé. » Pourtant, le même auteur, *ibid.*, p. 139, avait aussi écrit, à propos de l'Autel du téménos de Juturne et de la déesse accompagnant là les Dioscures : « Comment ne point préférer à tous (noms) celui d'Hélène ? »

4. *Hymn. homér.*, 34, 4.



Fig. 7. — Les Dioscures (autel du téménos de Juturne)

l'Aphrodite-Hélène, dont l'Italie même avait adopté et célébré aussi la divine naissance[1].

La religion populaire ne mit pas d'excessif empressement, au Latium, à naturaliser les héros, et les mentions qu'on a trouvées d'eux dans les textes littéraires sont, je l'ai dit, tardives[2].

C'est que, de Tusculum[3] — pays d'où Rome en péril les avait mandés par *evocatio*, sans doute, tout ainsi d'ailleurs que Juturne-Diuturna — leur culte restait introduit par le souvenir des colonies helléniques ; il gardait en plein Occident son caractère original, que les apparitions devaient venir sans cesse revivifier.

Banquets des Théoxénies[4], épiphanies des batailles, les Tyndarides grecs ont tout apporté à Rome de leur culte originel ; même la situation inégale pour les deux frères, qui a varié de la mortalité commune (*Iliade*, III, 257-244 ; *Odyss.*, XI, 298-304) à la commune immortalité (version hésiodique, selon Pindare, *Nem.*, X, 150), pour aboutir à l'immortalité alternée[5]. Elle s'expliquait par les souvenirs du préhellénisme. Un jour, des philosophes au nom lui-même étranger, les *Néo-Pythagoriciens*, n'ont eu qu'à recueillir les traditions assemblées autour des Dioscures, et d'Hélène même[6], du dehors, pour introniser toute la famille à la Basilique de la

1. On a souvent représenté en Grande-Grèce cette apparition.

2. M. J. Cousin, à l'occasion de la communication faite à Besançon, a bien voulu me faire part de ses rencontres avec les Dioscures, dans les textes de la latinité. Je le remercie de ces résultats, qui confirment ce qui est ici indiqué. Plaute, Cicéron, ont occasionnellement mentionné les Dioscures ; mais il faut attendre les poètes du siècle d'Auguste, tout imprégnés de grécité, pour leur voir obtenir une littérature officielle. C'est, d'ailleurs, aussi Virgile qui a fait à Juturne sa légende épique.

3. Maurice Albert, *l. l.*, p. 12-16. C'est à Tusculum qu'était l'Aedes Hortensi (Pline, XXXV, 138), où furent d'abord représentés les Argonautes (*Rec. Milliet*, p. 297 : d'Euphranôr ou de Lydias de Cythnos?). On a déjà rapproché justement le décor de la ciste Ficoroni, qui a des attaches prénestines.

4. Deneken, *De Theoxeniis*.

5. *Odyssée*, XI, 298-304 ; cf. J. Carcopino, *Basil. Porte Majeure*, p. 110-111, 159 ; F. Chapouthier, *Les Dioscures*, p. 272. C'est à la suite de l'aventure qui s'était produite pendant le Rapt des Leucippides (commémoré à Tarente, à Rome), dans la poursuite des Apharides que Castor, mortel et plus faible, avait été tué, disait-on, par Idas, avant que Lynceus ne succombât sous les coups de Pollux, le plus redoutable des deux héros (*R. É. G.*, 43, 1930, p. 398). Zeus alors avait vengé ses Dioscouroi, foudroyant Idas, ressuscitant Castor, à condition que Pollux partagerait désormais avec son frère sa propre immortalité. Dioscures étoiles, ils alternaient dès lors entre les deux hémisphères, passant tour à tour de la terre à l'empyrée. Les Leucippides participèrent à leur gloire : Phœbé, Hilæra, dont les noms évoqueraient aussi Diuturna.

6. Dans la Basilique de la Porta Maggiore, Hélène figurait dans la scène de Troie ; là même, les Dioscures (Enlèvement des Leucippides) ; cf. J. Carcopino, *l. l.*

Porte Majeure. Ce n'est pas du moins *tardivement*, comme on l'a cru récemment encore[1], c'est dès l'époque primitive, en Italie gréco-étrusque comme ailleurs, qu'Hélène, inséparable sœur, fut associée aux Dioscures-*dokana* de Sparte : déesse elle-même colonne ou arbre, immobile sous sa haute coiffe-chapiteau[2]. La trinité des Enfants de Léda — qui n'a été qu'une « Triade » orientale entre beaucoup d'autres, non moins primitives[3] — a été ainsi honorée conjointement, mais peu à peu de la Sicile à l'Étrurie, puis à Rome même : ainsi qu'à Sparte, d'abord, et à Athènes[4].

A Rome, comme en Étrurie et en Sicile, le visage des Tyndarides fraternels est resté baigné de la pure lumière orientale[5].

Ch. PICARD.

1. F. Chapouthier, *l. l.*, p. 5.

2. J'ai rappelé les Dioscures représentés *dans l'arbre;* cf., pour le platane sacré d'Hélène à Sparte, Théocrite, XVIII, 48.

3. Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1935, II, p. 94-95.

4. La *transvectio equitum* (cf. Maur. Albert, *l. l.*) rappelle le concours hippique dont, à Athènes, étaient honorés les *Anactes*, qui étaient *trois* outre Hélène, et dont le culte a été teinté d'éleusinisme; cf. Cicéron, *De nat. deorum*, III, 53, et F. Chapouthier, *l. l.*, p. 234, n. 7. Pline (*Nat. hist.*, XXXV, 27) nous avertit qu'Auguste avait placé dans la Curie romaine deux *pinakes* insérés au mur : un tableau à l'encaustique de Nicias, rapporté peut-être de Pergame, et une Triade « tyndarique », où Hélène était figurée sous les traits de Niké comme ailleurs; cf. F. Chapouthier, *l. l.* — Miss M. C. Waites avait remarqué dès 1919 (*A. J. A.*, XXIII, p. 15 sqq.) que le *tigillum sororium* employé pour le châtiment d'Horace après le meurtre *de sa sœur* évoquait le dispositif primitif de la Triade orientale, avec les *dokana*, réunis par une poutre transversale.

5. Si les Dioscures et Hélène ont figuré, mais *d'ailleurs indépendamment*, à Rome, à la Basilique de la Porta Maggiore, c'est qu'ils avaient eu déjà un rôle funéraire, celui de protecteurs des morts, à Alexandrie; cf. Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1937, II, p. 269. J'ai montré là qu'il fallait les reconnaître, *avec Hélène*, peints sur le linteau au-dessus d'une des trois portes du tombeau I, dans la Nécropole ptolémaïque de Moustapha Pacha.